

## L'EXCÈS DE LOGIQUE ET SES DANGERS.

À propos d'un texte de Yeshayahou Leibowitz

**Andrei Cornea**

**Presses Universitaires de France** | « Cités »

2008/2 n° 34 | pages 87 à 93

ISSN 1299-5495

ISBN 9782130568636

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<http://www.cairn.info/revue-cites-2008-2-page-87.htm>  
-----

!Pour citer cet article :

-----  
Andrei Cornea, « L'excès de logique et ses dangers. À propos d'un texte de Yeshayahou Leibowitz », *Cités* 2008/2 (n° 34), p. 87-93.

DOI 10.3917/cite.034.0087  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*L'excès de logique et ses dangers.  
À propos d'un texte de Yeshayahou Leibowitz*

ANDREI CORNEA

1 / On sait que pour Aristote la vertu est une moyenne entre deux vices extrêmes et opposés : l'un par défaut, l'autre par excès. Par exemple, le courage est l'art d'éviter aussi bien la lâcheté que la témérité en choisissant une moyenne située entre les deux. De même, on risque de s'écarter de cette autre vertu qu'est la générosité ou bien par défaut, et c'est l'avarice, ou bien par excès, et c'est le vice contraire – la prodigalité.

Mais qu'en est-il des vertus intellectuelles, telle que par exemple la cohérence logique de la pensée, au moins dans les textes de philosophie ou de sciences humaines ? Je la vois comme étant elle aussi une moyenne entre deux vices extrêmes et également répréhensibles : dans un cas, on a affaire à une faiblesse logique, à une impuissance ou à un manque de courage à tirer les conséquences qui s'imposent à partir des prémisses ; dans l'autre, c'est l'excès de logique, la rigidité des concepts et surtout l'obsession « téméraire » de la cohérence à tout prix qui peuvent mal tourner. On s'écarte de la vérité dans les deux cas, mais avec une différence notable cependant : alors que le défaut de logique ne saurait passer inaperçu, l'excès de logique attire bien moins la critique ; il suscite même l'admiration des naïfs, car il dispose d'une force de persuasion peu commune. C'est ce qui a toujours fait la fortune des sophistes de jadis et des idéologues d'aujourd'hui. Aussi le vice par excès est-il, plus que l'autre, dangereux, dans la mesure où il sait se faire prendre pour une vertu. Et comme il y a chez nous tous une passion innée des choses qui

*Cités 34*, Paris, PUF, 2008

font système, il est facile de se laisser duper par une chaîne ininterrompue des raisonnements « géométriques » et, sans trop questionner le bien-fondé de leur belle ordonnance, d'y voir la marque de la vérité.

2 / C'est précisément par cet excès de logique, par la passion de tout sacrifier à l'esprit de système, que le texte de Yeshayahou Leibowitz, Sur le prétendu « héritage judéo-chrétien commun », pêche le plus, selon mon opinion.

C'est la raison pour laquelle je tiens ce texte pour dangereux. En effet, autant on pourrait passer sur certaines maladresses en matière d'information, sur certaines grosses exagérations ayant trait à l'histoire des religions et sur certaines citations faites hors contexte, autant ce qui apparaît vraiment inacceptable dans cet écrit est qu'il constitue une machine à fabriquer des syllogismes incontrôlables. Le résultat en est – me semble-t-il – un dérapage brutal dans la déraison : on a trop vite pris les courbes de la logique !

Où se trouve alors le point d'enclenchement de cette machine à raisonner par excès ? Comment cette logique trop rigide et simplificatrice se met-elle en branle ?

Le vice fondamental de cet excès logique dont Leibowitz se rend coupable me semble résider dans la façon dont il définit les concepts principaux qu'il utilise, à savoir ceux de « judaïsme » et de « christianisme ». Ou plutôt son erreur est simplement de *vouloir les définir*. En effet, par cette insistance, il leur impose assez arbitrairement une essence fixe, simplifiée et non contradictoire. Il croit savoir que chaque religion est *quelque chose en soi*. En outre, il *sait* aussi ce qu'elles sont *en soi*. Il en déduit alors que ces deux êtres *en soi*, si rigoureusement définis, sont bien des contraires : « On touche là à la différence abyssale existant entre la religion théocentrique, à savoir la religion dans laquelle la fin de l'homme est le service de Dieu, et la religion anthropocentrique, c'est-à-dire la religion dans laquelle Dieu n'est rien d'autre que l'instrument approprié à la satisfaction du besoin de rédemption de l'homme. » *Sachant* donc ce que ces deux religions sont *en soi*, parce qu'il les a définies plus tôt, Leibowitz conclut immédiatement à leur irréductible contrariété. L'une sert Dieu par les préceptes (la *halakhah*), l'autre annule ces préceptes et se met au service de l'homme par le Christ. L'une est monothéiste, l'autre est idolâtre. Or, puisque les contraires sont mutuellement exclusifs, ils ne peuvent pas coexister. C'est bien logique, n'est-ce pas ? Donc point d'« héritage commun », point de dialogue et point d'appartenance des

Juifs *qua* juifs à la civilisation occidentale, au moins dans la mesure où celle-ci est censée reposer sur le christianisme. Par conséquent, dit Leibowitz, le sentiment de rejet que les « vrais » Chrétiens éprouvent envers le judaïsme devient bien normal, tout comme le dégoût que les « vrais » Juifs ont vis-à-vis du christianisme, malgré les bons sentiments des « libéraux » des deux camps. Il ne saurait y avoir de coexistence théologique et existentielle entre les contraires ! L'antisémitisme chrétien et surtout celui du catholicisme en vient ce faisant à être justifié, malgré le Concile Vatican II – sombre conséquence que Leibowitz tire d'ailleurs expressément dans un autre texte, intitulé « L'erreur de Hochhut », paru en 1964<sup>1</sup>. Justification de taille, puisqu'elle vient d'un philosophe juif important ! Et qui plus est, c'est une justification logique, autrement dit : infaillible !

3 / Or, contrairement à ces spéculations, je soutiens que nulle religion n'est un être en soi. De même qu'une nation, une religion est un fait de l'esprit<sup>2</sup>. C'est pourquoi on ne saurait la définir une fois pour toute ; elle est un faisceau de traditions et de représentations propres à ses fidèles et qui n'existe que par eux et uniquement dans leur esprit. Comme ceux-ci sont divers, elle l'est aussi. Donc pas de « judaïsme » et pas de « christianisme », là où il y a seulement des judaïsmes et des christianismes. Il y a une grande richesse de versions toutes différentes, mais point d'original. Or, parmi toutes ces versions Leibowitz en choisit une seule qu'il considère être *la seule valide*. Par conséquent, il fustige les Juifs libéraux et n'aime pas les Hassidim. Il regarde avec une certaine suspicion le sionisme messianique de Judas Halévi, mais exalte Maïmonide qu'il interprète à sa façon très particulière. Le prophétisme l'effraie, tout comme les messianismes et la Cabbale. Son judaïsme se limite strictement à la *halakhah*. Mais il y a, ou il y a eu aussi d'autres judaïsmes que le sien : celui de Moïse Mendelssohn, de Franz Rosenzweig, de Martin Buber, des Hassidim, des Cabalistes, des Karaïtes, des réformateurs et de tant d'autres, aussi bien que celui de Jésus lui-même, pour qui le « Shema Israël » restait toujours le premier des commandements (Mc 12, 29). Aucune forme de judaïsme (ou de christianisme) ne jouit de privilèges sur une autre, parce que l'on ne dispose pas de

1. Y. Leibowitz, « Hochhut's Error », dans *Judaism, Human Values, and the Jewish State* (ed. E. Goldman), Harvard Univ. Press, 1992. (Une version anglaise plus courte de l'article sur « l'héritage commun » se trouve dans le même volume.)

2. Y. Leibowitz, « Forty years after », dans *Judaism, Human Values, and the Jewish State* (ed. E. Goldman), Harvard Univ. Press, 1992.

repère fixe et objectif – repère que seule une définition de type essentialiste aurait pu offrir. Or, il n'existe pas de telles définitions des religions. Il n'y a que des traditions qui s'entrecroisent, se distinguent et s'opposent, qui vivent ou meurent uniquement dans l'esprit de leurs fidèles.

Par conséquent, une certaine version du judaïsme peut décider qu'entre elle et une certaine version du christianisme – telle du moins qu'elle se la représente –, il n'existe pas de terrain commun. Pour quelques personnes le rapport entre ces deux religions peut rester tout aussi superficiel que celui entre le drame d'*Hamlet* et l'histoire du Danemark, comme l'affirme Leibowitz. Pour autant, on pourrait tout aussi bien poser qu'une autre version – plus mystique, plus messianique ou plus réformée – de judaïsme se trouve être plus proche de certaines tendances et dénominations chrétiennes, anciennes ou récentes. Le courant « néologue » de l'ancienne Autriche-Hongrie, par exemple, s'apparentait beaucoup dans son esprit à un protestantisme simplifié. Aurait-on des raisons de le traiter de « bâtard » du judaïsme « authentique » ? Mais on aurait autant de raisons de traiter de la même manière le protestantisme de « christianisme inauthentique » par rapport au catholicisme ou à l'orthodoxie !

Or, il y a, et il y a certainement eu bien des Juifs et des Chrétiens pour lesquels « l'héritage commun » est une réalité incontournable et évidente. (Les « libéraux » ou les « réformateurs » des deux camps que Leibowitz semble mépriser, par exemple, mais aussi Thomas d'Aquin qui savait que, dans les disputes théologiques avec les Juifs, il est bon et utile de se servir de l'Ancien Testament comme base commune de discussion.) Quelle objection peut-on formuler contre ces fidèles et leurs théologiens respectifs ? Au nom de quoi pourrait-on les réfuter, sinon à partir d'un point de vue tout aussi particulier et dénué de tout privilège universel que le leur ? Ils y croient, ils s'inscrivent dans une tradition ; il suffit que l'« héritage commun » soit vivant pour eux. Par exemple, les puritains anglais, au temps de Cromwell, ont permis aux Juifs de revenir en Angleterre, précisément parce que, selon eux, les Juifs étaient les témoins vivants de l'héritage commun. Il n'y a donc pas moyen de distinguer entre un « prétendu » héritage commun et un héritage commun « réel ». Tout héritage culturel, quel qu'il soit, est, en un sens, « prétendu » – en l'occurrence pour les gens qui le contestent –, mais dans un autre sens – c'est-à-dire pour ceux qui veulent le recevoir – il est bel et bien réel.

4 / Or, même si les gens qui croient à l'héritage commun (comme saint Paul, Thomas d'Aquin, les puritains, Moïse Mendelssohn ou Martin

Buber) et les gens qui le rejettent sous prétexte qu'il serait « prétendu » (comme Marcion, Goethe ou Leibowitz) n'ont aucun privilège objectif les uns sur les autres dans leur foi, je crois néanmoins que se ranger à l'opinion des premiers présente un grand avantage pratique. (Je raisonne ici en « pragmatiste », à la manière de William James.) En effet, tant qu'a persisté la conviction traditionnelle de l'Église qu'un tel héritage commun est authentique, quelle que fût la manière dont elle l'a compris, les Juifs, bien que soumis à d'innombrables persécutions, humiliations et expulsions, ont quand même survécu en Europe. Mais au moment où cette conviction s'est affaiblie et que le sentiment « d'étrangeté » de certains Gentils envers les Juifs a prévalu, la voie conduisant à l'Holocauste s'est largement ouverte.

Certes, au long des siècles, les Juifs ont eu de bonnes raisons de se sentir blessés par la prétention des Chrétiens de mieux connaître qu'eux ce que « l'Ancien » Testament voulait dire. La lecture chrétienne de leur Bible, « à la lumière du Nouveau Testament », la prétention des Chrétiens de former – eux et non pas les Juifs – le « vrai Israël » constituaient autant d'humiliations pour les Juifs et, de ce point de vue, je peux comprendre le sentiment d'hostilité nourri par Leibowitz envers l'« héritage commun ». Toujours est-il que c'est précisément cette idée qu'il existe un certain « héritage commun » qui a été au principe de l'attitude officielle ambivalente traditionnelle de l'Église envers les Juifs (que Leibowitz semble complètement ignorer). Or, selon cette attitude officielle (qui se trouva maintes fois enfreinte dans la pratique) systématisée par Augustin – lequel Augustin se fondait lui-même sur un passage de l'Épître aux Romains –, il était permis de persécuter les Juifs à cause de leur rejet du Christ, sans qu'il soit permis cependant de les tuer ou de les convertir de force (à la différence des hérétiques, des sorcières, des marranes<sup>1</sup> et des païens). Car avant la fin des temps – croyait-on – on verrait les Juifs recevoir volontairement le baptême en signe suprême de reconnaissance du Christ (« Tout Israël sera sauvé »). Ainsi, la présence continue des Juifs parmi les nations, si paradoxale et même si blessante qu'elle fût pour les Chrétiens, semblait témoigner d'un plan mystérieux de Dieu que nul ne saurait songer à contrarier.

En revanche, lorsque, à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les attaques contre l'Église et la religion se sont multipliées et sont devenues de plus en plus viru-

1. *N.d.R.* — Juifs de la péninsule Ibérique, plus rarement des Maures ou des Musulmans, qui furent forcés d'adopter une identité chrétienne.

lentes, on a aussi commencé, dans certains milieux, à nier la signification de l'« héritage commun », pour finir par la négation de son existence historique même. On voyait ainsi dans le judaïsme uniquement une relique historique, dénuée de toute importance culturelle et religieuse pour la civilisation européenne et, de surcroît, synonyme de la plus grossière superstition. Aussi considérait-on que les Juifs devaient disparaître en tant que Juifs par assimilation, dans le meilleur cas, ou par expulsion, dans le pire. Des esprits « avancés », des progressistes comme Voltaire, Fichte, Bruno Bauer, Karl Marx, Charles Fourier, Proudhon, etc., non seulement ont souvent formulé des propos antisémites, mais ils ont aussi montré leur détermination à contester aux Juifs toute contribution importante et positive à la civilisation européenne – ce que l'Église, toute « réactionnaire » qu'elle fût, n'a jamais osé faire. C'est dire que dans certains milieux « progressistes » les contributions bien réelles des Juifs à la civilisation étaient devenues de « prétendues » contributions !

Mais ce sont surtout les dévots du « mythe aryen », tels que le comte de Gobineau, H. S. Chamberlain, Richard Wagner, Paul de Lagarde, parmi bien d'autres, qui se sont efforcés de remettre complètement en question l'idée de l'« héritage commun judéo-chrétien ». Leur intention était d'en finir une fois pour toutes avec le « Juif » qui, selon eux, continuait à se cacher dans l'esprit de tout Chrétien en le corrompant et en le détruisant, même à son insu. Il est particulièrement frappant de voir comment ces écrivains et théoriciens ont redécouvert au cours de leur entreprise la façon de penser de Marcion de Sinope et des autres anciens dualistes et gnostiques. Ceux-ci s'étaient représenté l'Univers comme étant le champ de bataille entre le Dieu suprême et bon qui avait envoyé le Christ, et le Démoniaque mauvais, le Dieu ignorant des Juifs maudits, qui avait donné la Loi ; de la même manière, pour les partisans du « mythe aryen », le monde était censé être l'enjeu du combat entre deux races : celle des bons Aryens et celle, inférieure, des Sémites honnis. Et tandis que Marcion avait totalement rejeté l'Ancien Testament (mais aussi une grande partie du Nouveau), qu'il avait mis sur le compte du Démoniaque mauvais, les « néognostiques » à leur tour s'efforçaient de « déjudaïser » le christianisme, de fabriquer un « Jésus germanique », ou bien de se défaire complètement du christianisme au profit d'une mythologie nordique artificiellement ressuscitée.

Et voilà que Leibowitz emprunte à son tour la même voie que ces fameux et sombres antisémites : il renie l'« héritage commun » et se sent

une certaine affinité avec l'hérésiarque Marcion dans lequel il voit le seul interlocuteur chrétien approprié du judaïsme. Il oublie que, selon Marcion, le Dieu des Juifs était un Démoniaque mauvais, coupable de tout le désordre du monde et l'auteur d'une Torah mensongère. Comment donc Leibowitz peut-il croire à un dialogue avec les « marcionistes » d'hier ou d'aujourd'hui qui renient la Torah ? Quel serait le terrain commun d'un tel dialogue ? Il ne nous le dit pas d'ailleurs.

Je ne puis m'empêcher de penser à la joie que plus d'un antisémite éprouvera sans doute à la lecture d'un texte par lequel il se voit justifié non seulement dans la haine qu'il porte aux Juifs, mais aussi dans les mesures d'expulsion qu'il a toujours proposées contre eux. Car si les Juifs en tant que Juifs n'ont jamais réellement contribué à la civilisation européenne, si le christianisme doit peu, voire rien, au judaïsme, quel argument aurait-on encore à opposer à ceux qui ont toujours soutenu que les Juifs formaient « un corps étranger » au sein de la civilisation européenne et chrétienne et que, pour en assurer le salut, il fallait les expulser, sinon les tuer ? À partir des raisonnements de Leibowitz – aucun, crains-je.

Tout porte à croire que Leibowitz n'a aucune visée antisémite ou raciste et qu'il est, en fait, tout le contraire d'un « néo-gnostique » ou « néo-marcioniste ». Mais la logique implacable de son système, qui se fonde sur des fausses prémisses essentialistes, l'a entraîné si loin qu'il en est arrivé à donner un coup de main involontaire aux plus grands ennemis d'Israël et, ajouterai-je, au christianisme et à l'humanité. Savoir contrôler les excès de logique : c'est une vertu intellectuelle précieuse entre toutes, rare et discrète. Mais ne serait-elle pas à compter parmi les visages de la sagesse ?